

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Printed at the Post Office of New Orleans on Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REBUTÉ DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

L'échiquier politique.

La partie s'anime devant l'échiquier politique national. Presque chaque jour nous amenés de nouveaux mouvements de joueurs, et le résultat devient de plus en plus incertain dans la lutte entre les démocrates aussi bien que dans la lutte entre les républicains.

C'est jours derniers on annonçait que M. William J. Bryan allait enfin laisser de côté pour un moment la discussion des grandes questions d'intérêt général, questions qui traitent d'ailleurs avec une compétence et une hauteur de vues qui font l'admiration de tous pour poser ouvertement sa candidature aux choix de la Convention démocratique et exposer en même temps son programme définitif. Une telle déclaration de la part de M. Bryan ne serait pas inutile, quoiqu'il soit hors de doute pour beaucoup que le fameux orateur de Nebraska accepterait volontiers la candidature démocratique. Quant à ses vues politiques et aux modifications qu'il y a apportées depuis qu'il est en évidence devant le peuple, il est certain qu'un nouvel exposé n'en offrirait qu'un intérêt relatif. Néanmoins, toute équivoque disparaîtrait si M. Bryan se décidait à déclarer qu'il est et entend rester candidat à la présidence. Ses concurrents ne pourraient faire autrement que de se déclarer ouvertement à leur tour, et les tendances de la majorité du parti démocratique se dessineraient de façon plus précise.

L'attitude de Bryan ne peut, du reste, que lui nuire et favoriser ses adversaires. Il y a quelques jours le gouverneur du Montana, se trouvant à Chicago et causant avec un des hommes politiques les plus influents de New York, a dit que si M. Bryan renouait à briguer une troisième fois le poste présidentiel son Etat se déclarerait en faveur de M. John A. Johnson, gouverneur du Montana, comme porte-étendard de la démocratie dans la prochaine bataille. Et l'homme politique de New York, M. Whalen, secrétaire d'Etat et chef de la Ligue démocratique indépendante, de répondre que si M. Chanter ni M. Hearst ne désiraient la candidature; que M. Bryan n'avait qu'un nombre insignifiant de partisans et qu'avec une harmonie complète le parti démocratique de l'Etat de New York soutiendrait en 1908 un candidat qui pourrait être et serait élu, M. Johnson.

Cette conversation entre deux démocrates de l'importance de M. M. Toole et Whalen a fait sensation, et on va jusqu'à dire que si les démocrates de l'Illinois,

dans une réunion très prochaine, se prononceraient en faveur de M. Johnson, M. Bryan renoncera définitivement à une troisième candidature.

De côté républicain c'est toujours le secrétaire de la guerre Taft qui est le plus en évidence, mais on attend avec impatience les discours du président Roosevelt au cours de la tournée qu'il va faire dans l'Ouest avant de venir chasser en Louisiane.

Le Goum algérien.

A l'exemple des spahis—qui sont nos réguliers—nos cavaliers arabes "irréguliers", dits les "goumiers", débarqués à la base du 24 août seulement, ont déjà mérité l'éloge; on ne contestera donc pas qu'ils méritent aussi description. C'est dire que leur "goum" vaut bien un seul article s'attachant à une définition commune à tous nos goums algériens: origine, composition, effectif moyen, tactique native; puis, tactique modifiée par la direction militaire française, ce côté étant actuellement le plus intéressant.

Là-bas, à Casablanca, nos goumiers d'Algérie, au nombre de 120, ont fait tout de suite, comme ils disent, "pâler la poudre", ce que faisant, ils ont fait parler d'eux avantageusement. Ils ont, à juste titre, "une bonne presse".

A peine descendus sur une plage lointaine, on leur a montré l'espace inconnu dans lequel ils ont été tout de suite lâchés—ou mieux, comme on dit en venant, "démouplés" sur l'ennemi. L'ennemi, c'est, en effet, pour eux "l'animal de chasse", de grande chasse, qu'ils cherchent et puis attaquent, comme le ferait une meute bien créancière et mordante, et qu'ils ne quittent plus jusqu'à ce qu'il soit "porté bas".

Pour cet ouvrage, il faut nécessairement un "goum" excellent, supérieur en tout point à celui qui est à l'opposé et qui est l'ennemi, mais un ennemi qui est un congénère; car cet ennemi est également musulman, et c'est "en goum" aussi que ses cavaliers se forment pour combattre. Qu'est-ce donc qu'un "goum"?

Un "goum"—le mot n'est pas d'origine arabe, il est turc—un goum, du temps de la domination turque en Algérie, c'était le contingent des cavaliers armés de certaines tribus arabes devant fournir au bey lorsqu'il faisait une expédition. C'est simple et net. Or, dans cette définition, vous remplacez le mot "bey" par celui d'"autorité supérieure française", vous définissez sans plus de mots le goum dont nous faisons usage comme troupe auxiliaire en Afrique, et même, le cas échéant, comme troupe volontaire déportable, puisque des goums algériens nombreux, et remarquablement composés, ont figuré avec honneur à l'armée de Chanzy.

Entre 1830 et 1840, dès que l'armée eut soumis le Tell, puis les Hauts-Plateaux, les grandes tribus cavalières des larges plaines de la Mitidja, du Medjana, du Hodna, furent obligées de nous fournir des goums pour marcher avec nous à première réquisition. Plus tard, il en fut de même pour les grandes tribus du Sud de nos trois provinces, et même du côté Ouest avec les goums des Traffi, des Hamyan, etc... Nous en vinmes à faire marcher les magnifiques goums des Oulad-Sidi-

Sheikh, ceux-là que Fromentin ne se contenta pas de peindre, et dont il nous raconte le défilé hautain dans son beau livre: "Un Été dans le Sahara".

C'étaient là des goums à gros effectifs, 5,000 ou 6,000 chevaux, comme était également celui de notre féal Mokran, le chevalier de Bach-Agha de la Medjana. C'était l'époque des beaux chevaux de race, des armes, harnachements et caparaçons splendides. Certains goums du sud de Constantine, autour de Tébessa, portent toujours d'immenses bonnets en plumes d'autruche noires, ce qui les fait ressembler de loin aux anciens grenadiers à cheval de la garde impériale.

Pour tous ces gens là, la guerre est comme une "fantasia"—c'est une fête. On peut donc dire qu'il s'agit d'un "goum" aujourd'hui comme autrefois, la force militaire et la capacité guerrière d'un goum, sa qualité en un mot, dépend directement de la situation chevaline de la tribu qui le fournit.

A l'origine, les goums, grands, petits ou moyens, étaient contrôlés et commandés par les officiers des affaires arabes. Et il en est encore ainsi: le commandant supérieur convoque—pour escorte, fête ou guerre—tout ou partie du goum des douze ou quinze tribus de son "cerce", et ce goum a pour capitaine commandant—tel M. le capitaine Berriau à Casablanca—le chef du bureau arabe, lequel officier est en même temps chargé du "service des renseignements" de la colonne. Les pelotons du goum sont commandés par les lieutenants, adjoints ou stagiaires du bureau arabe. Les chefs indigènes, aghas, caïds ou sheikhs, aux burnous écarlates, commandent en double de officiers français. Les simples combattants sont d'origine algérienne que l'immuable et pictural accoutrement des cavaliers de tribu. A leur armement propre, qui est illusoire, le bureau arabe substitue—lorsqu'on les mobilise—nos armes de munition: carabine de cavalerie et sabre.

Au combat, la tactique du goum est d'escarmoucher en avant du front ou sur les ailes; la charge en ligne n'est point son affaire. Après la rencontre, ils sont employés à la poursuite immédiate, dans laquelle on les voit d'autant plus ardents qu'il y a du butin en perspective, ce butin que nous prohibons et condamnons! Il faudrait pourtant comprendre la guerre arabe telle qu'elle est... Elle est restée, ma foi, ce qu'était la guerre sous les murs de Troie au temps d'Homère.

Mais, du moins, cette question du butin nous fera-t-elle passer, sans brusquerie, de l'apologie des goums à leur critique. Pour cela, je m'empresse de céder la parole à l'homme de guerre qui connaît le mieux les arabes: "Les goums, écrit le général Yusuf, sont plus nuisibles qu'utiles, surtout quand ils sont nombreux. Dans le combat, ils ne voient qu'une chose: le butin. Au lieu d'un goum considérable, un commandant de colonne avisé prendra dans chaque tribu quelques cavaliers choisis parmi les plus influents, les plus riches; dès lors, il aura sous la main une centaine de cavaliers qui pourront lui rendre de bons services".

Empressons-nous de remarquer qu'heureusement le goum algérien qu'utilise au Maroc le général Drude, répond, autant par l'effectif que par la composition en cavaliers de "grande tente" Yusuf! Le goum algérien est un goum d'élite, un goum de choix, un goum de prestige.

Colonel DE LA PANOUSE.

Prince, médecin et violoniste.

Les princes de la famille de Wittelsbach sont, pour la plupart, des savants ou des artistes. On connaît la clinique où l'archiduc Carl Théodore soigne les yeux des Bavares. Le prince Louis-Ferdinand, neveu du régent, est violoniste et médecin. "Le 29 août dernier, dit le "Ménéstral", il faisait consciencieusement sa partie dans l'orchestre réuni au Théâtre du Prince Régent pour une répétition. Tout à coup on vint lui dire que la femme d'un professeur demeurant dans le voisinage était tombée sous les roues d'un fiacre, et qu'on l'avait transportée dans la loge du concierge du théâtre. Aussitôt le prince accourut auprès de la blessée, qui avait une fracture à l'avant-bras droit et les articulations des doigts de la main gauche endommagées; il fit lui-même les bandages nécessaires et remit la patiente entre les mains d'infirmières qui la transportèrent chez elle. Alors il reprit sa place dans l'orchestre, ayant été absent pendant à peu près un acte. Au cours de la soirée, il envoya plusieurs fois prendre des nouvelles de la malade. On sait que le prince Louis-Ferdinand a été reçu docteur en médecine. Il est aussi compositeur." Il est excellent de posséder enfin des princes utiles, qu'on puisse avoir en cas d'accident; ou dans un orchestre. Il est seulement à craindre que les deux emplois ne se nuisent, et on ne nous dit pas si l'illustre violoniste a été mis à l'amende pour avoir quitté son pupitre pendant tout un acte.

THEATRES.

ORPHEUS.

Aucun théâtre de vaudeville ne pourrait offrir à ses habitués un spectacle plus attrayant que celui qu'offre l'Orpheus cette semaine. Les sept numéros du programme, quoique de genres tout différents, sont, sans exception, de tout premier ordre, et ils sont exécutés par des artistes pleins de brio, d'entrain et de talent. Une copieuse moisson d'applaudissements et d'ovations est partagée à chaque représentation entre les Aubin Léoni, Mason et Keeler, la troupe d'Emile Hoch, le Cow Boy Quartette, Ferry Corwey, Campbell et Brady.

TULANE.

La comédie musicale que donne le Tulane cette semaine, "The Empire", est proclamée par le public la plus divertissante, la plus luxueusement montée et la mieux jouée de toutes les pièces du genre qu'il ait vues jusqu'ici. Aux deux représentations d'hier la salle était bondée. A partir de dimanche "The Land of Nod", une autre comédie musicale, sera jouée au Tulane par une troupe à la tête de laquelle se trouve Knox Wilson.

CAMPBELL.

Yorke et Adams, deux brillants comiques, et les artistes qui les entourent triomphent sur Crescent dans "Playing the Ponies", une comédie musicale extrêmement amusante. Les chansons intercalées dans cette pièce sont devenues promptement populaires, et on les entend fredonner partout. La pièce est donnée aujourd'hui en matinée à prix populaires, 15 à 35 cents.

La semaine prochaine une féerie tiendra l'affiche; elle a pour titre "Devil's Auction" et est très goûtée des amateurs de théâtre de notre ville.

DEPECHEES TELEGRAPHIQUES

Expériences remarquables.

Paris, 25 septembre.—Des expériences remarquables dans le Développement Chimique de la Vie, ont été faites récemment par le Prof. De Luge de la Sorbonne. Dans son laboratoire de Roscoff en Bretagne, le Prof. De Luge a placé les œufs-inféconds du hériçon de mer et de l'astérie dans une solution de sucre contenant quelques gouttes d'ammoniaque et de tannin.

Au bout d'une heure, des segments, qui sont les premiers signes de vie, ont paru, et les œufs ont produit des larves dont la majorité a bientôt cessé de vivre, mais le Prof. De Luge par des soins constants et minutieux a produit par le procédé des larves quatre hériçons de mer et deux astéries qui sont maintenant de purs spécimens se développant. Les expériences du Prof. De Luge vont au-delà de celles qui ont été faites par le Prof. Loeb de l'Université de Californie à Berkeley.

L'agitation anti-asiatique au Canada.

Toronto, Canada, 25 septembre.—Une pétition montrée, signée par plusieurs milliers d'habitants de la Colombie Britannique, a été envoyée au premier ministre canadien, M. Wilfred Laurier. Les pétitionnaires demandent que, sans égard pour les peuples étrangers et mettant de côté toutes considérations politiques et sentimentales, le gouvernement du Dominion vote immédiatement une loi qui assure l'exclusion absolue des Orientaux du territoire canadien.

Jusqu'ici le gouvernement japonais n'a pas encore réclamé de dommages pour les torts subis par ses sujets pendant les troubles de Vancouver.

Invitation au président Roosevelt.

Meridian, Miss., 25 septembre.—Le président S. A. Nelville, du Board of Trade, a invité par télégraphe aujourd'hui le président Roosevelt à visiter Meridian pendant son voyage sur le Mississippi. Une grande réception sera faite au président s'il accepte l'invitation.

Un nouveau dahlia.

New York, 25 septembre.—"Mme Théodore Roosevelt", un dahlia nommé d'après la femme du président, est très remarqué à la foire de l'Institut américain dans le Lycée Berkeley. C'est une magnifique fleur couleur pourpre, qui a cinq pouces de diamètre et ressemble à un chrysanthème dont il a les longs pétales dentelés. Plusieurs milliers de variétés de dahlias sont exposés.

Accident de chemin de fer en France.

Nantes, France, 25 septembre.—Le train rapide "transatlantique", qui est affecté au transport des passagers entre Paris et Cherbourg, a été télescopé cet après-midi dans le tunnel de Bréval.

Le train était parti ce matin de Paris emportant les passagers de première classe qui devaient s'embarquer à Cherbourg sur le vapeur "Adriatic" de la ligne White Star.

Une vingtaine de personnes, dont on ignore encore les noms, ont été blessées.

Le train venait de s'engager dans le tunnel de Bréval lorsque le mécanicien constata une légère avarie à sa machine. Il stoppa dans l'intention de faire la réparation nécessaire.

Un train de voyageurs régulier qui suivait de près le "transatlantique" arriva quelques minutes plus tard à toute vitesse télescopant les derniers wagons du convoi "transatlantique".

Les premiers rapports de l'accident font retomber le blame sur les employés du train "transatlantique" qui, paraît-il, auraient négligé de placer une lumière sur le dernier wagon et des pédales sur la voie pour signaler un arrêt imprévu du convoi.

Le train portant les passagers de l'"Adriatic" avait été divisé en deux sections.

La première section dans laquelle avaient pris place les voyageurs de 2me et 3me classes avait quitté Paris une heure avant celle emportant les voyageurs de première.

Le "Mongolian" rentre à Québec avec des avames.

Halifax, N. E., 25 septembre.—Le vapeur "Mongolian", de la ligne Allan, qui dimanche dernier, dans le détroit de Belle Isle, était entré en collision avec le vapeur "Huron", de la ligne Thomson, a subi des avaries d'une telle gravité que son capitaine a jugé prudent de regagner Québec.

Les 150 passagers qui se trouvent à bord seront transférés sur un navire de la même compagnie.

Le "Huron" a aussi regagné Québec.

Le "Mongolian" était parti de Montréal jeudi dernier pour Liverpool.

Retour du président Roosevelt à Washington.

Oyster Bay, 25 septembre.—Le président Roosevelt a quitté Oyster Bay ce matin à 10 heures, pour rentrer à Washington.

Le président et sa famille ont pris place sur un train spécial qui les amènera jusqu'à Long Island City d'où un remorqueur les a transportés à Jersey City, où un autre train spécial attendait sous pression.

Le voyage s'est effectué sans incident et la famille présidentielle est arrivée dans la capitale quelques minutes après 6 heures p. m.

Les vacances du président ont duré du 12 juin au 24 septembre.

Découverte de radium dans le tunnel de Simplon.

Genève, Suisse, 25 septembre.—Les journaux de cette ville annoncent que le professeur Joly a terminé l'examen géologique de diverses couches de pierre extraites lors du percement du tunnel de Simplon. M. Joly a relevé de nombreuses traces de radium et il croit que c'est la présence de ces

gisements de radium qui ont causé la chaleur anormale constatée pendant le percement du tunnel.

AU MAROC.

Tanger, 25 septembre.—Khalifa, le secrétaire de Raisuli, a avisé aujourd'hui les autorités de Tanger que la légation britannique avait finalement consenti les conditions suivantes pour la mise en liberté du capitaine McLean:

"La protection britannique sera garantie à Raisuli et une rançon de 100,000 dollars lui sera payée; en outre tous les membres des tribunaux sous le commandement de Raisuli qui sont à l'heure présente enfermés dans des prisons marocaines seront remis en liberté le même jour que le capitaine McLean."

Troubles de races dans le Mississipi.

Hattiesburg, Miss., 25 septembre.—Une dépêche parvenue cet après-midi à Hattiesburg annonce que des troubles de races ont éclaté à McLaurin, un petit village situé à une quinzaine de miles au sud de Hattiesburg, sur la ligne du Gulf and Ship Island Railroad.

Six nègres ont été tués et l'on s'attend à de nouveaux désordres.

Les troubles ont commencé dans une scierie où des jours derniers les ouvriers blancs avaient été remplacés par des nègres.

Plusieurs députés sénateurs ont quitté Hattiesburg dans l'après-midi pour se porter sur le lieu des troubles.

La Station d'Immigration.

L'établissement d'une station d'immigration à la Nouvelle-Orléans semble la chose la plus simple du monde, le Congrès de Washington ayant voté \$7,000 pour la construction de l'édifice à condition que la ville fournisse le terrain; mais il en est tout autrement, et après de nombreux et longs débats voici qu'un nouvel obstacle se présente. Le bureau des levées de la Nouvelle-Orléans a acheté les lots 27 et 28 dans le troisième district, pour les remettre au gouvernement. La station devait être construite sur le terrain compris dans ces deux lots et s'étendre jusqu'à la levee. Le problème semblait donc résolu, et chacun espérait que les travaux allaient promptement commencer quand, hier matin, M. McCloskey, avocat du bureau des levées, a déclaré qu'il était impossible de construire la station d'immigration sur les deux lots susdits, attendu qu'un titre de propriété ne pouvait être délivré au gouvernement pour la partie de la levee sur laquelle devaient s'élever les bâtiments.

Or, le gouvernement de Washington réclame un titre de propriété clair et net pour tout le terrain qui doit occuper la station. Peut-être trouvera-t-on un moyen d'arranger les choses de façon que la station d'immigration soit construite le plus promptement possible.

Corps trouvé.

Le corps d'un jeune nègre a été trouvé flottant dans le fleuve hier matin en face de la rue Elmire à Alger. Il a été transporté à la morgue où on a constaté qu'il répondait au signalement de Aaron Washington, un jeune noir qui avait disparu de chez lui il y a quelques jours.

Tentative de suicide.

Hier à six heures et demie du soir Rosa Bruno, une jeune femme de 20 ans domiciliée rue Louisiana, près Annunciation, a attenté à ses jours en se jetant dans le fleuve au pied de la rue Rocher. Elle a été sauvée par John Cook. Un chagrin d'amour est la cause de sa tentative. Elle a été secourue par le Dr Malnegra et a ensuite été transportée à son domicile.

Feuilleton

—DE— L'ABEILLE DE LA N. O.

Calvaire de Femme

GRAND ROMAN INÉDIT Par Daniel Lesueur

DEUXIEME PARTIE L'ENFANT

L'ACCIDENT.

(Suite.) Malgré cette paix apparente, la Gervaise se sentait plus trais-

quille. Trop de peccadilles chargeaient sa conscience. Et le souvenir de certaine face de mortier penchée furieusement sur elle, le laissait dans un malaise inquiet, traversé de brusques frissons.

Aussi la proposition de son mari ce soir, ce désir inaccoutumé de sa compagnie, ne lui dit rien qui vaille.

Elle tâcha de cacher sa crainte par du badinage et de la provocation. Il n'y avait pas si longtemps encore qu'elle désarmait par des manderielles et des carresses les plus mauvaises colères de son mari.

Cette certitude lui avait donné trop de hardiesse.

Elle ne pouvait croire que le sortilège n'agirait plus.

—Comment! fit-elle en glissant vers lui un morceau de chatte, on a donc si grand peur de faire doJo tout seul?

—N'est-ce pas dit-il avec humeur. Nos chambres ne sont pas prêtes à l'hôtel d'Alligné. Et j'ai envie de trouver mon lit fait quand j'aurai avalé pour la troisième fois d'aujourd'hui la distance de Montereau à Paris. Sans compter les soins à la machine.

—Tu n'as pas prévu la conciergerie? —La conciergerie n'est pas à mes ordres, mais à ceux de monsieur le marquis.

—Ah! cria-t-il. En voilà assez! Tu vas me fermer ta boîte à sottises. J'ai dans la tête que tu viennes, et tu viennes.

—Si la marquise le permet.

—Jo voudrais bien voir qu'elle refuse!

—Mon Dieu! je ne pense pas que tu l'assommieras, comme moi, l'autre jour. Tu as beau être chauffeur, la Louvette n'est pas à toi.

—Ecoute, dit-il, mensonge, ne m'exaspère pas. Trotte-toi un château, et demande de venir avec moi. Ta patronne ne demandera pas mieux. Il y a des tas de choses à voir et faire là-bas, en prévision de son retour.

Gervais ne pouvait mieux dire. Madame d'Alligné sautait avec empressement la proposition.

—"Ma pauvre Hortense... Je ne vous l'aurais pas demandé. Une heure et demie d'auto, la nuit, comme ça. Mais j'ai donné à Gervais un tas d'indications qu'il n'a pas dû saisir. Vous comprenez... un homme... Tandis que vous... Ah! c'est parfait! Mais couvrez-vous bien, au moins. Prenez une bouillotte d'eau chaude, une couverture... Revenez tout à l'heure, je vous aurai fait une liste... Il vous faudra bien toute la journée de demain. Vous reviendrez par le chemin de fer.

Le soir, vers neuf heures et demie, quand les habitants de la Louvette sortirent sur le perron pour accompagner leur hôte,

Mme d'Alligné s'étonna de voir Gervais seul sur le siège.

—Vous emmenez votre femme, n'est-ce pas?

—Il répondit, rapidement et à voix basse.

—Oui, madame la marquise. Elle montera à la grille.

—Tenez, dit-elle en lui tendant un papier plié. Voici la liste des commissions qu'elle doit me faire.

Si c'était pour M. d'Herquancy que le chauffeur baisait la voix, il perdait sa peine.

Le comte avait parfaitement saisi. Et, s'approchant.

—Qu'est-ce que j'entends? Tu emmènes ta femme?... Elle veut venir, absolument, grommela-t-il.

—C'est que... —Je jeta les yeux sur le groupe. On ne l'écoutait pas. M. et Mme d'Alligné mettaient Chamblean dans le coup, avec force phrases aimables. Solange n'était pas là.

Maxime regarda fixement Gervais.

—C'est que... reprit-il, ce ne sera pas agréable pour une femme, cette promenade nocturne. Ecoute-moi bien! (Et, détachant fortement les syllabes): Ne dépasses pas la sixième à l'heure.

Gervais leva la tête. Les yeux se croisèrent longuement.

—Compris, monsieur le comte. Maxime reprit:

—Alors... ta femme... tu ne l'emmenes pas!

Un sourire terrible distendit la lèvre de Gervais.

—Paisé-que-elle y tient, dit-il. Son audacieux regard restait planté dans les prunelles du comte. Il brava l'expression violente qu'elles prirent tout à coup, puis l'espèce de supplication égarée qui y succéda.

Pour la première fois, le serviteur vit se troubler son maître.

Le visage du comte apparut bouleversé.

—N'emmenes pas ta femme, ordonna-t-il, mais d'une voix sans autorité, suppliante et tremblante.

—Je ne ferai que du soixante à l'heure. C'est mon allure aussi à moi, prononga le chauffeur avec une résolution qui, pour Maxime fut effrayante.

—C'est un train tout à fait raisonnable, observa M. d'Alligné, qui venait de percevoir quelques mots.

—Surtout avec cette pauvre Hortense sur le siège! ajouta la marquise.

—Mais dites-lui donc qu'il n'emmenes pas sa femme! s'écria M. d'Herquancy.

L'étrange angouisse de ce cri, incompréhensible pour ceux qui l'écoutaient, fit rire Mme d'Alligné.

—Par exemple! Mais je compte bien qu'il l'emmenera, au contraire.

—Au revoir mon cher ambassadeur. Sans rancune! cria Chamblean tendant la main par

la portière.

Un déclanchement broyant couvrit les dernières politesses. L'automobile vira, prit sa course, d'abord doucement, puis plus vite.

Elle disparut, s'enfonça dans la paix hivernale du grand parc.

Tandis que les deux vieillards rentraient, frissonnants, leur genre demeura encore quelques minutes à écouter le bruit décroissant de la voiture.

Dans le silence de la campagne, il pouvait, sans nuire au son, reconnaître qu'elle contourrait l'immense pelouse, étonnait son balancement en traversant le petit bois, puis revenait à la grande avenue.

Il la suivait en pensée.

Sûrement, elle s'arrêtait maintenant du parc, elle avait franchi la grille sans s'arrêter. Elle était loin sur la route.

Gervais n'emménait pas sa femme.

Au moment où Maxime, avec un soupir délivré, sentait se desserrer l'étai qui lui comprimait la poitrine, une réaction le secoua.

Il tendit plus avidement l'oreille.

L'automobile avait stoppé. La stridure particulière de la machine à l'arrêt venait de s'imposer à son attention.

Maintenant, c'était le démarrage, l'élan du départ. Le bruit s'éloigna, décidément,